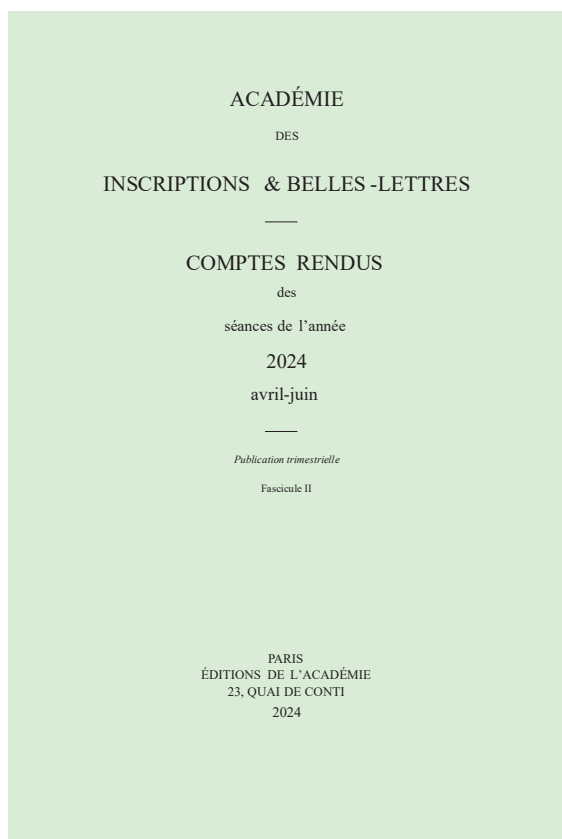


**Académie des Inscriptions et Belles-Lettres**  
**Hommages déposés lors de la séance du 4 juillet 2025**

---

**Le Secrétaire perpétuel Nicolas GRIMAL**



« J'ai l'honneur de déposer en hommage sur le bureau de l'Académie la livraison 2024/2 des *Comptes rendus* qui rassemble les textes de 15 exposés donnés lors des séances de l'Académie des mois d'avril-juin, dont 2 communications dues respectivement à M. Michał Gawlikowski, associé étranger de l'Académie (« Le mithraeum de Haouarté, ses origines précoces et ses peintures tardives ») et M. Jacques Jouanna, membre de l'AIBL (« Une nouvelle édition critique du traité hippocratique *Officine du médecin* »). Cette livraison rassemble en outre les 23 recensions critiques des ouvrages déposés en hommage sur le bureau de la Compagnie durant ce trimestre. On y trouvera également l'allocution d'accueil prononcée par M. Nicolas Grimal, Secrétaire perpétuel de l'Académie, en ouverture du colloque « La gestion de l'eau dans les civilisations de l'Asie », organisé par l'Académie, la Société asiatique, le Collège de France et l'Académie de l'Eau, le rapport de la commission du Prix Christiane et Jean Guilaine, par M. Jean Guilaine, membre de l'AIBL, ainsi que les allocutions de

décès prononcées par M. Charles de Lamberterie, Président de l'Académie, pour les regrettés Francisco Rico, Paul-Hubert Poirier et John Boardman, associés étrangers. »

## Le Vice-président François DÉROCHE



Marlène Albert Llorca et Pierre Rouillard, *La Dame d'Elche, un destin singulier. Essai sur les réceptions d'une statue ibérique*, Madrid, Casa de Velázquez, 2020 [Essais de la Casa de Velázquez, vol. 14].

La dame dont il est question est bien connue de l'Académie des inscriptions et belles-lettres : n'y a-t-elle pas en effet été présentée par Pierre Paris quelques semaines à peine après son invention, le 4 août 1897, près de la ville d'Elche (Elx en valencien). Pendant quelques décennies, pièce maîtresse de la collection d'antiquités ibériques du Musée du Louvre, elle fut en quelque sorte une discrète voisine, jusqu'à ce que des tractations qui n'avaient pas pour objet principal des considérations culturelles ou éthiques lui fassent franchir à nouveau les Pyrénées en direction de Madrid où elle constitua à partir de 1941 une pièce majeure du Prado, avant de rejoindre en 1971 le Museo Arqueológico Nacional.

Au moment de sa découverte, la qualité de la pièce, qui tranchait avec ce que l'on connaissait alors de la glyptique ibérique, donna lieu à des interprétations

divergentes chez les archéologues qui y recherchaient des influences grecques ou encore phéniciennes. Des découvertes ultérieures ont depuis permis de replacer la Dame d'Elche dans un petit groupe de « Dames » produites dans la frange sud-est de la Péninsule ibérique, principalement autour de Valence, et de la dater entre la fin du V<sup>e</sup> s. av. l'E.C. et le milieu du siècle suivant. Si les auteurs connaissent bien le dossier archéologique et l'utilisent avec précision, ils se sont intéressés à la statue « non seulement parce que c'est une pièce majeure de l'archéologie des sociétés de la Méditerranée antique, mais aussi parce qu'elle a eu, depuis sa découverte, une trajectoire tout à fait singulière » (p. 6). Aussi n'entendent-ils pas clore les débats qu'elle a suscités, mais analyser les discours et les réactions des archéologues, les premiers à intervenir (p. 11-61), ceux des artistes qui ont été inspirés par la Dame d'Elche (p. 63-75), et enfin ceux des « idéologues régionalistes et nationalistes » (p. 113-151, les p. 77-112 constituant une sorte de transition entre les deux).

La découverte de l'art ibérique précède de peu celle de la Dame : tout en soulignant le rôle important de Pierre Paris, l'homme qui achète la statue en 1897 et qui est aussi à l'origine de la Casa de Velázquez, les auteurs montrent la place qu'ont tenue Arthur Engel et Léon Heuzey -auteur de la note d'information d'août 1897 qui signe l'entrée de la Dame dans le débat académique. Ils proposent à la suite une étude précise des caractéristiques de la statue (p. 31- 39), après avoir évoqué les circonstances de la découverte, un élément important du dossier comme on le verra plus loin.

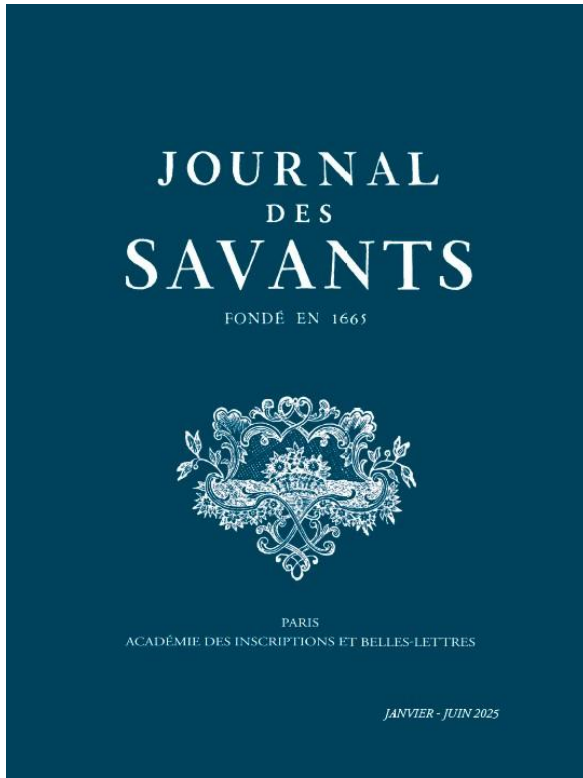
Le chapitre suivant entraîne le lecteur dans une présentation succincte des débats, et notamment ceux qui tournent autour de l'identification de la Dame (« reine maure », Apollon, déesse) et plus encore autour de sa position dans l'art méditerranéen : les épithètes fleurissent pour la classer, gréco-phénicien, gréco-punique, gréco-asiatique, ibéro-mycénien, ionien, et elle est de fait exposée un temps au Louvre au milieu d'œuvres proche et moyen-orientales. La lecture des analyses de José Ramón Mélida, de Pierre Paris et d'Emil Hübner met en lumière l'embarras des archéologues et historiens de l'art à rendre compte de l'énigmatique statue. Le regard que jettent sur elle les auteurs, un peu plus d'un siècle plus tard, continue à être chargé d'interrogations, malgré les découvertes d'autres œuvres ibériques et une connaissance plus fine de l'ensemble de ce matériel : « divinité, prêtresse, reine ou femme, ... la question reste ouverte » (p. 61).

Les artistes se sont rapidement emparés de la Dame : dès 1899, une affiche conçue pour le 2.500<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de Marseille en propose une réinterprétation. Le sculpteur espagnol Ignacio Pinazo Marqnez, qui fut chargé de réaliser un moulage de la statue, s'en inspire dans des créations propres qui marquent d'une certaine mesure la récupération de la Dame d'Elche pour élaborer une image de la femme valencienne -puis espagnole.

Cette transition d'un registre qui relève encore de l'histoire de l'art vers une vision marquée idéologiquement est analysée par les auteurs dans le chapitre « Femmes de pierre et femmes de chair ». La diffusion des moulages et des reproductions de la Dame d'Elche au début du XX<sup>e</sup> siècle accompagne un mouvement identitaire valencien qui revendique des origines ibères : la Dame devient ainsi le prototype de la valencienne, démonstration concrète d'une continuité entre les femmes ibères et les Espagnoles modernes. Des affiches et des photos illustrent l'analyse de cette volonté de récupération que les auteurs rapprochent de la filiation que Frédéric Mistral revendiquait pour les Arlésiennes par rapport à la Vénus d'Arles. Les liens entre les deux cas sont peut-être un peu ténus, les relations entre félibres et valencianistes étant plus étroites dans la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> s. Ce mouvement d'appropriation de la Dame d'Elche se développe à Valence (fêtes ou *fallas* de Valence de 1929 ou sculpture de 1933 de l'allégorie de Valence sur le pont d'Aragon de cette ville), mais aussi à Elche, quoique plus récemment, avec l'institution en 1968 d'un *Real Orden de la Dama de Elche*, et l'élection chaque année d'une *Dama viviente*.

Après ce chapitre où se dessinent les récupérations idéologiques, les auteurs consacrent la fin de leur essai à la construction d'un nouveau discours autour de la Dame. L'histoire de l'invention est ainsi réécrite dès les années '40, donnant le premier rôle à un adolescent. Les auteurs y relèvent une série d'incohérences et notent avec finesse le parallèle qu'on peut discerner avec les images de la Vierge « découvertes » après la *Reconquista* par de jeunes bergers ou par des paysans. Cette nouvelle version, portée par un savant local qui avait les faveurs du régime franquiste et par sa dimension quasi religieuse, s'est cependant imposée parce qu'elle offrait également des indices pour comprendre ce que représentait la Dame. Cette dernière, après le retour de la démocratie, est maintenant revendiquée par la ville d'Elche qui demande son « retour au pays », tandis que l'énigmatique statue, à l'heure de la globalisation, échappe à son contexte ibère, happée par les spéculations qui relèvent de l'ésotérisme ou de la science-fiction.

Jacques DALARUN



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, au nom de ses codirecteurs, nos confrères Jacques JOUANNA, Nicolas VATIN et moi-même, le premier fascicule (janvier-juin) de l'année 2025 du *Journal des savants*, sorti avec sa ponctualité et sa qualité habituelles, grâce aux soins de notre chargé de publications, M. Matthieu Guyot. Ce fascicule de 223 pages (p. 1-223 du volume de l'année 2025) comporte trois articles qui se répartissent entre Antiquité grecque (un article) et Moyen Âge occidental (deux articles). Il s'agit des textes de notre confrère M. Denis KNOEPFLER (*Les Érétriens de Kissie chez Philostrate*), dont je cite le résumé, et de MM. Alain Sigoillot (*Les cités carolingiennes à la lumière des areae*) et Benoît Chauvin (*Le bâtiment des convers de Clairvaux entre datations controversées et contextes méconnus*).

**Denis KNOEPFLER**, *Les Érétriens de Kissie chez Philostrate*, Vie d'Apollonios de Tyane, I, 23-24 : un fragment méconnu des Persika de Ctésias de Cnide, source principale – mais non unique ! – d'un récit à tiroirs multiples, p. 3-114, dédié à la mémoire de Paul Bernard et de François Chamoux, 4 cartes, 4 photographies et un tableau.

**I.** L'analyse du texte de Philostrate ne laisse aucun doute sur le caractère composite du récit que l'auteur a donné de la visite – certainement fictive – du sage Apollonios et de son compagnon Damis auprès des derniers rejetons des habitants de la cité d'Érétrie (Eubée) déportés un demi-millénaire plus tôt dans l'Empire perse. L'imitation d'Hérodote (VI, 119) pour la description du fameux « puits de pétrole » d'Arderikka a été mise en évidence depuis longtemps, mais un examen plus poussé montre que – faisant délibérément l'amalgame des données relatives à cet endroit proche de Suse en Kissie et d'autres informations fournies par l'historien – Philostrate a emprunté aussi à Hérodote l'indication de la distance (jusqu'ici objet de diverses conjectures textuelles) séparant Babylone du lieu occupé par les Érétriens, ce qui permet de retrouver la bonne leçon. **II.** Par ailleurs, le biographe a inséré dans sa description de la nécropole du village érétrien en Kissie la première des deux épigrammes funéraires *Anth. Pal.* VII 256 et 259, attribuées par le reste de la tradition à Platon en raison du double récit de la prise d'Érétrie que le philosophe a donné dans le *Ménexène*, puis dans les *Lois*. Remontant peut-être à l'historien Hellanicos, cette dramatisation de l'événement est à l'origine de la version – promise à un grand succès – selon laquelle les habitants de la cité (ville et territoire) auraient tous été capturés comme dans un filet de chasse ou de pêche (*sagèneia*), alors qu'Hérodote ne dit rien de tel dans le cas d'Érétrie. **III.** Tout aussi remarquable est la présence du verbe *sagèneuein* dans la notice

consacrée plus tard à cette ville par Strabon, car la « prise au filet » est associée, chez lui, à l'existence d'une ville ancienne désignée comme *Palaia Eretria*, dont le site aurait laissé apparaître les vestiges de l'agglomération archaïque détruite par les Perses. Mais on montre que cette interprétation populaire n'est pas confirmée par les recherches archéologiques extensives menées à Érétrie. Il faut donc admettre que c'est le nom même de *Palaia Eretria* – également mentionné au livre IX et vraisemblablement issu du toponyme *Astypalaia* que devait porter l'acropole depuis la plus haute Antiquité – qui a accrédité, avec le temps, l'idée d'une rupture de continuité remontant à la première guerre médique. Et tout paraît indiquer que cette version des faits était déjà celle que fournissait le grammairien Apollodore d'Athènes, dans son commentaire au *Catalogue des vaisseaux*, source manifeste de Strabon pour ce chapitre 1 du livre X. Le Géographe eut, en revanche, d'autres garants quand, plus tard, dans son livre XVI, il eut l'occasion d'évoquer l'exil des Érétriens en Gordyène. **IV.** Au début du III<sup>e</sup> siècle de notre ère, Philostrate fait lui aussi référence à la version de la *sagèneia*, qui avait inspiré notamment, un siècle plus tôt, le sophiste Skopélianos de Clazomènes dans un discours perdu évoquant avec compassion le destin tragique des anciens Érétriens. Sur cette base, l'auteur de la *Vie d'Apollonios* a imaginé que son héros avait adressé au moins une lettre à cet orateur pour témoigner de ce qu'il avait pu faire, lui Apollonios, en faveur des descendants de ces Grecs déportés par les barbares. Or, tout montre que le contenu de cette prétendue correspondance est, en réalité, tiré du *logos Érétrikos* de Skopélianos. **V.** Durant la période antonine, le thème de la *sagèneia* érétrienne se développe dans le sillage de ce discours. Les représentants les plus fameux de la seconde Sophistique, Polémon de Laodicée, Favorin d'Arles, Maxime de Tyr et surtout Aelius Aristide en font mention, en se plaisant à comparer la conduite des Athéniens vainqueurs à Marathon à celle des Érétriens vaincus dans leur propre ville. Un rapprochement rhétorique s'opère par ailleurs entre le sort d'Érétrie et celui de Naxos, bien qu'en réalité les habitants de ces deux villes n'aient pas été traités de manière identique. Ce *topos* littéraire, déjà présent chez Dion de Pruse, trouve un écho inattendu chez Philostrate, de même que chez plusieurs de ses contemporains : ainsi dans les œuvres des rhéteurs Élien et Apsinès ; ou plus tard encore chez le sophiste Himéros d'Athènes, dont l'un des discours conservés pousse la thématique de la *sagèneia* à un sommet de déformation historique, tandis que son contemporain Libanios d'Antioche, au milieu du IV<sup>e</sup> siècle, témoigne, quant à lui, de l'actualité renouvelée de la déportation des Érétriens au cœur de l'Orient perse, puis sassanide. Et cette *sagèneia* véritablement paradigmatique, cultivée tout au long de l'époque byzantine, fait une dernière apparition dans le récit d'un chroniqueur de la prise de Constantinople par les Turcs en 1453. **VI.** À l'inverse de cette histoire quasi mythique, tout un chapitre de la *Vie d'Apollonios* est la reproduction – fidèle selon toute apparence – d'une sobre description de l'habitat des Érétriens en Kissie et des vicissitudes de leur déportation sur l'ordre de Darius le Grand. Ce morceau est censé provenir de l'*Hypomnèma* du Syrien Damis, mais il s'agit d'une fiction depuis longtemps percée à jour. Il a échappé, en revanche, à la plupart des critiques jusqu'ici – et en particulier aux spécialistes de Ctésias de Cnide – que l'on avait affaire, en réalité, au témoignage d'une visite faite aux Érétriens par ce médecin grec ayant vécu à la cour d'Artaxerxès II aux alentours de 400 av. J.-C. L'attribution de ce long passage à l'auteur des *Persika* se fonde notamment sur l'utilisation de la forme *Dareiaios* (au lieu du plus commun *Dareios*) pour désigner le roi Darios II Ochos (424-405/4), car c'est un trait propre à Ctésias. Contrairement à ce que l'on a cru, l'indication des quatre-vingt-huit ans écoulés depuis la

déportation ne doit pas être considérée comme une date dynastique (qui serait, au surplus, erronée !) : elle correspond tout simplement au moment précis du passage de Ctésias à Arderikka en l'an 402, une année avant que ce médecin trouvât l'occasion de guérir le roi de la blessure reçue lors de la bataille de Cunaxa. La description de l'habitat érétien révèle, par l'usage d'un vocabulaire technique, l'œuvre d'un observateur capable de diagnostiquer le déplorable état sanitaire des déportés en raison de l'absorption d'une eau fortement bitumineuse. Dès lors, il faut prendre très sérieusement en compte les indications chiffrées recueillies par ce témoin privilégié quant au nombre des prisonniers au départ de l'Eubée et à celui des survivants parvenus en Susiane. Elles ne sont d'ailleurs pas en contradiction avec les données du récit d'Hérodote, mais s'opposent frontalement, en revanche, à celles – fantaisistes – de la version populaire de la *sagèneia*. **VII.** Dans une dernière section est abordé de front le délicat problème de la localisation d'Arderikka de Kissie, sur la base de l'indication de distance fournie par Hérodote, compte tenu aussi de la nécessité de trouver pour ce site un endroit riche en gisements d'asphalte. Sur les trois solutions très différentes qui ont été proposées jusqu'ici (dont une tout récemment encore), seule paraît réellement défendable la vieille identification (1839 !) due à l'orientaliste anglais H. C. Rawlinson à Kir-Ab au nord de Suse. Elle seule, en tout cas, peut s'accommoder aisément de l'hypothèse nouvelle d'une visite de Ctésias en ce lieu à l'occasion d'une étape faite par la cour royale au *basilikos stathmos* d'Arderikka, sur la route de Suse à Ecbatane.

**Alain Sigoillot**, *Les cités carolingiennes à la lumière des areae*, p. 115-158, 3 schémas et une annexe.

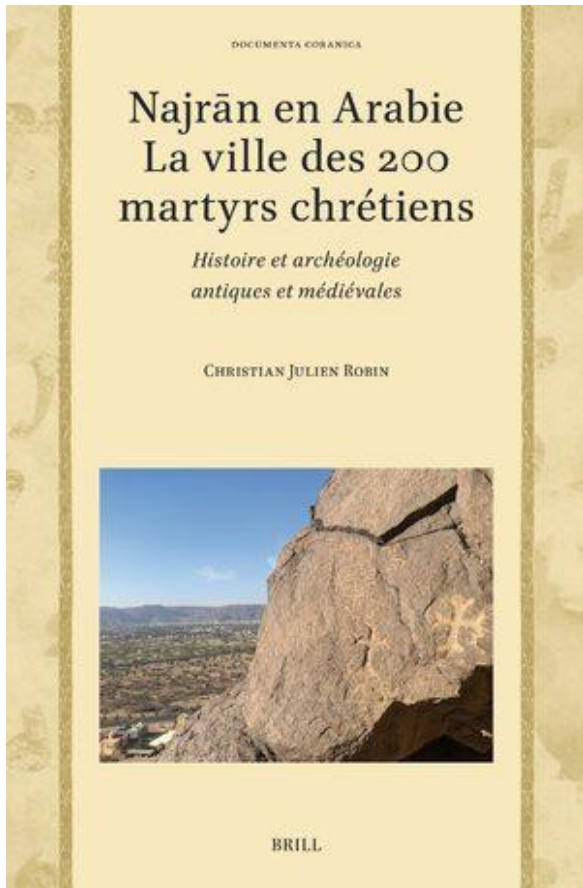
Contrairement à l'idée reçue, les sources écrites n'ont pas dit leur dernier mot pour améliorer notre connaissance, encore bien faible, des villes de la période carolingienne. L'enquête sur les occurrences du terme *area* (une parcelle urbaine bâtie ou destinée à la construction) permet de progresser en ce sens. Ainsi recense-t-on plus de cent trente mentions d'*areae infra muros* dans les sources diplomatiques concernant les villes carolingiennes au nord des Alpes (mentions répertoriées en annexe). Des exemples relatifs à Mayence, Sens, Bourges, Angers, Limoges, Strasbourg, Paris, Metz, Vienne, Dijon, Worms, Nîmes, Tournai, Soissons, Le Puy, Rouen, Cologne sont cités et analysés en détail et débouchent parfois (dans le cas de Paris) sur une reconstitution, partielle mais précise, du parcellaire urbain, tandis que le cas italien ouvre un dialogue entre sources écrites et archéologie. De grandes lignes ressortent de l'étude de cette documentation sous-estimée : les *areae* étaient d'un seul tenant, précisément délimitées, de forme quadrangulaire, souvent oblongues, de superficie très variable, presque toujours bordées d'une rue sur l'un de leurs côtés. Au vu de leurs propriétaires, elles témoignent d'une impressionnante emprise des institutions religieuses ou des ecclésiastiques eux-mêmes sur le territoire urbain. La densité des édifices était probablement plus forte qu'on ne le croit d'ordinaire. Nous ne savons toujours pas avec exactitude à quoi ressemblait une ville carolingienne, mais elle était certainement plus compacte, mieux organisée, plus importante et plus dynamique que ce que l'on a souvent écrit à son sujet.

**Benoît Chauvin**, *Le bâtiment des convers de Clairvaux entre datations controversées et contextes méconnus*, *formae ordinis rectitudo ultima* ?, p. 159-215, 2 schémas, 6 photographies, une carte.

De l'immense et prestigieux monastère cistercien de Clairvaux, à peu près intégralement reconstruit au XVIII<sup>e</sup> siècle, ne subsistent que deux corps de l'époque médiévale. Conservé en presque totalité (à deux travées près), l'imposant bâtiment dit des convers (trois nefs de quatorze travées voutées sur deux étages, plus ou moins 81 × 21m) formait jadis l'aile occidentale du carré claustral. Entièrement restauré à la suite de trente ans de travaux au sein d'un site dorénavant libéré de sa fonction pénitentiaire, il constitue l'une des principales richesses patrimoniales de la Champagne. Faute de la moindre information sur son calendrier de construction, trois écoles ont avancé, en soixante ans, autant d'hypothèses réparties sur les deux derniers tiers du XII<sup>e</sup> siècle : arguments à l'appui, celle de Jean-Michel Musso (1140-1160), avancée en 1990, est à écarter, tandis que celle de Marcel Aubert (1170-1180), datant de 1943, est à interpréter et celle de Gilles Vilain (1180-1200), formulée en 2003, à affiner. L'ensemble des avis chronologiques (vingt-six au total) est cité sous forme de bibliographie. Une approche renouvelée des murs, voûtes et façades du bâtiment des convers a permis d'en mieux cerner les grandes lignes et d'en découvrir les particularités. Toutes se sont révélées proches d'une dizaine d'autres corps cisterciens ressemblants, décrits en détail et désormais datables des années 1185/90 à 1215/20. On sait maintenant que les matériaux nobles utilisés pour le bâtiment des convers de Clairvaux proviennent du voisinage de la Blaise, à une quinzaine de kilomètres (le trajet de la carrière à l'abbaye est reconstitué en fig. 12), ou l'abbaye négocia un contrat d'exploitation d'une carrière avec le seigneur de Sexfontaines vers 1190-1192 (document reproduit en fig. 13). La double prise en compte du statut de *non aedificando*, promulgué par à-coups dans les années 1182-1195 par le chapitre général de l'ordre cistercien pour essayer de mettre un frein à la frénésie constructive (*libido aedificandi*) de certaines abbayes, et de la personnalité dépensière de l'abbé Garnier – un trait attesté par le début de l'édification critiquée du relais dijonnais de Clairvaux entre 1183 et 1195 – éclairent les contextes majeurs jusque-là ignorés dans lesquels cette aile a pu être érigée. *Formae ordinis rectitudo ultima* ou dernière tentative visant à faire respecter l'esprit rigoriste cistercien originel, mis à mal par les vastes projets monumentaux d'un ordre devenu riche et parfaitement intégré aux normes novatrices de son temps ? Restauré, daté désormais avec précision, mieux connu, le bâtiment des convers de Clairvaux a aussi valeur de symbole. »



**Christian Julien ROBIN**



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie la monographie que j'ai consacrée à l'histoire et à l'archéologie de l'oasis de Najrān, publiée par les éditions Brill aux Pays-Bas : *Najrān en Arabie — La ville des 200 martyrs chrétiens. Histoire et archéologie antiques et médiévales* (Documenta Coranica 5), Leiden (Brill), 2025.

La notoriété de Najrān résulte principalement du fait que l'oasis comptait une importante communauté chrétienne pendant l'Antiquité tardive.

Dans le monde chrétien, Najrān est célébrée pour ses martyrs. En 523, le roi juif de Ḥimyar (en Arabie), en guerre avec le roi chrétien d'Aksūm (en Afrique), entre en conflit avec les chrétiens de Najrān parce que ces derniers ont refusé de lui fournir des troupes. Après avoir repris le contrôle de l'oasis grâce à une promesse de clémence, il juge les révoltés et condamne à mort ceux qui refusent d'abjurer leur foi ainsi que ceux qui leur sont proches. La

nouvelle de ce massacre a un retentissement considérable dans le monde chrétien comme l'illustrent les hagiographies qui célèbrent ces martyrs.

Dans le monde musulman, les chrétiens de Najrān sont bien connus parce qu'un chapitre leur est consacré dans la biographie de Muḥammad. Najrān est alors une sorte de république marchande dans une Arabie devenue anarchique après la dislocation de la monarchie ḥimyarite au sud et la destitution des rois arabes sous tutelle perse et byzantine au nord. La tradition savante musulmane rapporte qu'une brillante délégation des « Chrétiens de Najrān » se serait rendue à Médine et relate en détail les débats de cette délégation avec Muḥammad sur les questions de théologie. Elle transmet également un texte octroyé par Muḥammad, qui définit les obligations et les droits des « Chrétiens de Najrān » à la suite de leur soumission.

Il est désormais possible de confronter les données transmises par les traditions savantes chrétienne et musulmane avec les données de l'archéologie et de l'épigraphie. L'exploration archéologique du site de Najrān a été entreprise par une équipe sa'ūdiennne à laquelle s'est jointe, depuis 2025, une équipe française dirigée par Jérémie Schiettecatte (CNRS). Par ailleurs, depuis 2006, une mission franco-sa'ūdiennne, que j'ai dirigée jusqu'en 2019 et qui est maintenant sous l'autorité d'Alessia Prioretta (CNRS), s'est engagée dans une cartographie systématique des vestiges épigraphiques et archéologiques de la région de Ḥimā (à une centaine de kilomètres au nord de Najrān) où se trouvait sans doute un



grand marché caravanier. Enfin, depuis quelques années, on dispose de toute une série de découvertes spectaculaires, réalisées par de jeunes Saʿūdiens passionnés d'archéologie, avec une mention toute particulière pour Mashʿal ʿAbd Allāh Āl Qurād, et souvent publiées sur les réseaux sociaux.

La monographie dont je fais l'hommage comporte trois parties. La première est une esquisse de l'histoire de Najrān entre 700 avant l'ère chrétienne (date de la première mention épigraphique) et le XIV<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne (date des dernières stèles funéraires comportant des croix). La deuxième partie traite de quelques questions thématiques importantes, comme l'archéologie, l'écriture, la langue, la religion et l'identité. La troisième partie est un dossier documentaire rassemblant les sources épigraphiques et manuscrites, dans lequel on trouvera notamment des inventaires analytiques consacrés à la toponymie locale ou à l'onomastique des chrétiens de Najrān.

L'ouvrage est la première monographie consacrée à l'histoire ancienne d'une ville d'Arabie. Il procède à de multiples ajustements, rendus nécessaires par la reconstruction d'une séquence chronologique continue. Ces ajustement concernent notamment le rôle des deux communes (tribus sédentaires) qui ont successivement dominé Najrān au I<sup>er</sup> millénaire avant l'ère chrétienne ; la diffusion du culte du grand dieu polythéiste de Najrān à l'étranger dont la relation avec les échanges commerciaux préfigure l'utilisation du dieu al-Lāh par les Mecquois à la fin du VI<sup>e</sup> siècle et au début du VII<sup>e</sup> de l'ère chrétienne ; les bouleversements provoqués en 25-24 avant l'ère chrétienne par l'expédition romaine d'Aelius Gallus qui s'est emparé de Najrān ; ou les retombées de l'occupation aksūmite au début du III<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne. Il apparaît aussi que Najrān occupe une place singulière entre la Sudarabie (le Yémen) et l'Arabie désertique. Pendant l'Antiquité, l'oasis est partie prenante à la civilisation sudarabique bien que sa population parle une variété d'arabe (et non une langue sudarabique), mais elle incline à plusieurs reprises vers la dissidence ; c'est ainsi que, dans l'Antiquité tardive, Najrān est chrétienne alors que Ḥimar est juive. Dans l'Islam, Najrān adhère progressivement à la religion musulmane, mais privilégie, dès le X<sup>e</sup> siècle, une orientation ultra-minoritaire, l'ismaélisme.

L'ouvrage propose aussi des révisions importantes dans l'analyse des événements de la période 520-650 et dans le devenir de la communauté chrétienne — ou plutôt des communautés chrétiennes — sous la loi de l'Islam, qui se fondent sur un nouvel examen des sources manuscrites et surtout sur un grand nombre de documents récemment découverts, au contenu souvent inattendu : nouvelles inscriptions ḥimyarites de l'armée du roi juif, qui était venue pour réprimer la révolte des chrétiens de Najrān ; inscriptions arabes chrétiennes qui sont les plus anciennes inscriptions arabes connues ; inscriptions arabes musulmanes, gravées par un Najrānite des banū al-Ḥārith ibn Kaʿb qui s'est rendu en délégation à Médine auprès de Muḥammad ; inscriptions syriaques chrétiennes ; inscriptions arabes chrétiennes d'époque islamique dont les plus récentes datent du XIV<sup>e</sup> siècle.

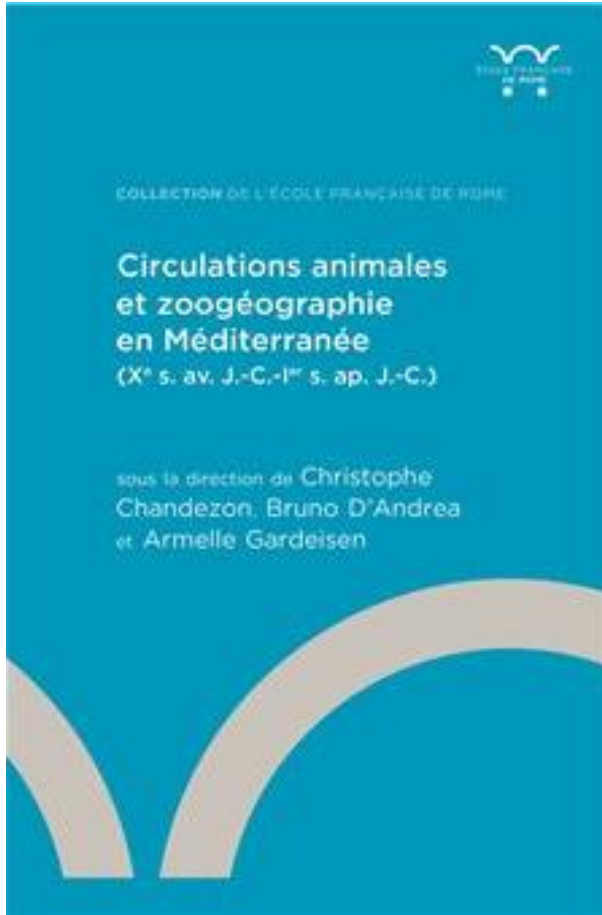
Concernant la crise de 523, les textes découverts en 2022 invitent à considérer désormais les premières opérations militaires du roi juif de Ḥimyar contre Najrān comme une démonstration de force pour intimider des rebelles et les inviter à se soumettre, et non comme une guerre des juifs contre les chrétiens.

Le réexamen des données de la tradition savante musulmane suggère fortement que les « Chrétiens de Najrān » de l'époque de Muḥammad constituent une formation tribale distincte de la tribu des banū al-Ḥārith ibn Kaʿb. Non seulement, chacune de ces deux

formations envoie sa propre délégation à al-Madīna, mais encore la composition de ces deux délégations est très différente. Cette hypothèse modifie notablement l'interprétation des événements ultérieurs, comme la fameuse expulsion des « Chrétiens de Najrān » en 640-641 qui fait problème parce qu'une importante communauté chrétienne survit dans l'oasis bien après cette date.

Il se confirme enfin que, jusqu'au X<sup>e</sup> siècle de l'ère chrétienne pour le moins, la communauté chrétienne de Najrān est un acteur important de la vie politique locale, qui conserve la possibilité de s'exprimer dans la sphère publique, au contraire des juifs et des chrétiens des autres provinces de l'Empire musulman. »

Agnès ROUVERET



« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part des auteurs, l'ouvrage *Circulations animales et zoogéographie en Méditerranée (X<sup>e</sup> s. av. J.-C. – I<sup>er</sup> s. ap. J.-C.)*, sous la direction de Christophe Chandezon, Bruno D'Andrea et Armelle Gardeisen, Collection de l'École française de Rome 622, Études méditerranéennes 9, Rome, 2024. 677 pages.

Cet ouvrage imposant, savant et novateur, dédié à la mémoire de François Lissarrague et de Jacopo De Grossi Mazzorin, est le fruit d'un programme de recherche qui a donné lieu à trois rencontres (Rome, 20-22 fév. 2020 ; Athènes 14-16 oct. 2020 ; Montpellier, 1-2 juillet 2021). Les contributions sont distribuées en quatre parties suivies d'une postface de M. Gras, dédiée à la mémoire de François Poplin.

L'ouvrage comporte IX planches en couleurs qui s'ajoutent aux figures insérées dans chaque article, ainsi qu'un

index géographique, un index des animaux, un index thématique et un index des sources de la tradition manuscrite.

**La première partie « Historiographie, méthodologies et perspectives »** prend appui sur une connaissance approfondie de l'historiographie du domaine de recherche et de ses transformations depuis le XIX<sup>e</sup> siècle - de l'histoire des animaux et des espèces aux *Animal studies* –, et propose un état des lieux d'une grande rigueur méthodologique, tout en offrant une réflexion synthétique sur les questions abordées dans les trois parties suivantes : « **Formes de circulations animales** » (7 articles) – « **Des espèces nouvelles** » (8 articles) - « **Penser et représenter les circulations animales** » (7 articles).

L'article liminaire de Christophe Chandezon et de Bruno D'Andrea (*En guise d'introduction : Circulations animales et zoogéographie ancienne. Du programme de recherche à la synthèse*) résume dès son titre les deux orientations principales du volume, tout en proposant une définition rigoureuse des concepts mis en œuvre : circulation vs mobilité ; complémentarité entre la zoogéographie historique et les recherches environnementales ; différence entre la faune et le bestiaire. La limitation de l'enquête au premier millénaire jusqu'au I<sup>er</sup> siècle apr. J.-C. est bien argumentée et les formes de circulation animale définissent une grille de lecture qui structure l'ensemble du volume. L'approche, comparative et pluridisciplinaire, associe l'histoire des animaux, la

zoogéographie et l'archéozoologie, au même titre que l'analyse littéraire et l'enquête lexicologique, l'étude des représentations figurées et l'anthropologie des images.

Les deux articles suivants sont dédiés aux résultats les plus récents de l'archéozoologie et permettent de pousser plus avant l'historicisation des « circulations animales ».

Marco Masseti (*Towards distant seas and lands. Circulation of zoological species and ideas in the Mediterranean region and the Near East during the 1<sup>st</sup> millennium BC*) présente un bilan critique des réseaux de mobilité phéniciens et grecs entre le Moyen-Orient, le Proche-Orient et la Méditerranée et met en discussion le rôle jusqu'ici attribué aux Phéniciens comme premiers agents de circulation des espèces alors qu'il est possible d'identifier dans certains cas des périodes beaucoup plus anciennes pour ces transferts.

Ludovic Orlando (*La domestication du cheval. Un éclairage paléogénomique*) montre que la paléogénomique remet en question la chronologie et le lieu de première domestication du cheval moderne : elle se situerait dans la basse vallée du Don et de la Volga, au cours du III<sup>e</sup> millénaire (et non plus au Kazakhstan au IV<sup>e</sup> millénaire), avec une diffusion en Anatolie et en Moldavie ainsi qu'en Asie centrale, puis en Chine à la fin du II<sup>e</sup> millénaire. Le cheval n'a cessé depuis de se modifier en s'adaptant à de nombreux climats suivant un processus qui s'accélère dans la deuxième moitié du premier millénaire av. J.-C.

Au début de la deuxième partie, la question de l'élevage se poursuit par l'étude de Stéphane Bourdin (*Pratiques pastorales et transhumances en Italie centrale dans l'Antiquité*) sur les voies de la transhumance en Italie centrale dans la région du Gran Sasso, fruit d'une enquête menée grâce à un programme de l'École française de Rome.

D'autres formes de circulation sont conditionnées par les échanges commerciaux.

Tatiana Theodoropoulou (*Short and long distance circulation of marine animals, products and raw materials of marine origin in the 1<sup>st</sup> millennium BC Aegean*) s'attache à la faune marine et aux produits exotiques et précieux importés depuis des zones lointaines (Mer Rouge, Océan indien, Pacifique sud) à l'époque orientalisante, ou produites en Méditerranée comme le corail. La conservation et le transport des poissons sont aussi abordés.

Deux articles de synthèse sont dédiés à la spécificité des milieux insulaires : Sardaigne, Corse et Sicile pour Barbara Wilkens (*Commercio e movimenti di animali in Sardegna, Corsica e Sicilia nel corso del I millennio a. C.*) ; Majorque et Minorque pour Damia Ramis (*Faunal dynamics in Majorca and Minorca during the 1<sup>st</sup> millennium BC*).

Katerina Papayianni (*Microfauna from historical sites in the Aegean. An assessment of the excavated evidence and issues of small mammal synanthropy and commensalism*) insiste de façon salubre sur l'importance des paléo-environnements et des contextes archéologiques des dépôts fauniques, nécessaires à l'identification des animaux « commensaux » ou simplement « synanthropiques ». Deux cas significatifs provenant de l'autel d'Aphrodite Ourania à Athènes (souris) et du sanctuaire de Poséidon à Poros (serpents) sont pris comme exemples.

Cette réflexion est poursuivie par Sian Lewis (*Involuntary introductions in the Ancient Mediterranean*), co-éditrice, avec L. Llewellyn-Jones, de l'ouvrage *The Culture of Animals in Antiquity. A Sourcebook with Commentaries* (2018), dans lequel les auteurs soulignent la part d'agentivité des animaux dans leurs déplacements. Elle développe le cas de plusieurs nuisibles (souris, rat noir porteur de la peste, insectes destructeurs de céréales)

dans une enquête d'histoire culturelle fondée sur une association fructueuse entre archéozoologie et philologie.

Dans la même veine, Marco Vespa (*Un altro mare. I trasferimenti animali e la loro rappresentazione culturale nei testi latini. Il caso delle scimmie (III secolo a.C. - II secolo d.C.)*) analyse la figure du singe en tant qu'indice des échanges commerciaux entre Rome, la Libye et l'Afrique du nord tout en examinant les représentations littéraires de l'animal, de Plaute à Pline l'Ancien, une enquête qui fait écho aux observations de M. Masseti et de M. Gras sur l'étymologie de Pithécusses, l'île aux singes, première présence eubéenne en Campanie.

Dans la troisième partie, six espèces nouvelles sont examinées.

Christophe Chandezon (*Le zébu en Asie Mineure (IV<sup>e</sup> – I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)*) présente un cas paradoxal pour le lecteur contemporain : celui du zébu, issu de l'auroch et domestiqué en Asie, qui se trouvait en Asie mineure dans l'Antiquité où sa présence est aussi attestée sur plusieurs documents figurés, notamment monétaires.

Jérémy Clément (*Les mobilités camélides dans les sources grecques*) étudie la réception par les Grecs des camélidés (chameau bactrien à deux bosses, arabe à une bosse), auxquels les empires de l'Orient ancien ont eu largement recours. Connus en Grèce, dès l'époque archaïque, à Athènes, au moment des guerres médiques, les dromadaires sont intégrés dans les trafics lointains des royaumes hellénistiques grâce à l'expertise de leurs chameliers arabes.

Pierre Schneider (*Des tigres grecs au tigre romain (IV<sup>e</sup> - I<sup>er</sup> siècle av. J.-C.)*) différencie les représentations grecques du tigre de celles des Romains. Introduit à Rome à l'occasion des guerres victorieuses du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., le tigre jouit d'une grande faveur dans la littérature impériale, parce qu'il incarne l'image de la grandeur de l'Empire.

Trois études, portant chacune sur un secteur de la Méditerranée [Bruno D'Andrea (*En voyage avec la poule. Gallus dans la faune, le bestiaire et les circulations méditerranéennes des Phéniciens*) pour le monde phénicien ; Jacopo De Grossi Mazzorin†, Claudia Minniti, Chiara Assunta Corbino (*Prime testimonianze archeologiche e iconografiche del pollo (Gallus domesticus) in Italia*) pour la péninsule italienne ; Silvia Albizuri, Armelle Gardeisen (*Petite histoire des poules à l'ouest de la Méditerranée*) pour la péninsule ibérique et la Gaule] constituent une véritable somme sur la diffusion en Occident du coq, domestiqué dans plusieurs foyers de l'Extrême-Orient entre le VI<sup>e</sup> et le III<sup>e</sup> millénaire. Comme le zébu, mais pour une raison inverse, le coq constitue un cas singulier pour le lecteur contemporain (voir aussi Ch. Chandezon, *Revue archéologique*, 2021/1).

Deux autres oiseaux font un voyage identique à celui de *Gallus* vers l'Occident.

Le paon, d'abord, objet d'une enquête minutieuse de Jean Trinquier (*Le paon à la conquête de l'Ouest. Les scénarios de son arrivée dans le bassin méditerranéen*), qui identifie deux voies. La première, qui a pour point d'arrivée Athènes, dans la deuxième moitié du V<sup>e</sup> siècle av. J.-C., repose sur les contacts avec le royaume achéménide (comme on l'a vu pour les camélidés). L'apport de documents figurés, rares mais précis, à l'examen des sources écrites permet d'établir l'existence d'une autre voie, maritime et plus ancienne, par le golfe arabo-persique, contemporaine de l'empire néo-assyrien.

Le perroquet étudié par Cristiana Franco (*Talking beauties. Diffusion and popularity of parrots in Ancient Greece and Rome*) est également connu du monde classique mais c'est

surtout à l'époque hellénistique qu'il est bien attesté, notamment en Égypte, d'où il parvient à Rome. Parmi les oiseaux parlants, le perroquet entre en concurrence, à son avantage, avec les corvidés. Le perroquet fut un oiseau favori d'Auguste si l'on en croit certaines anecdotes et comme le tigre, il trouve sa place dans la poésie latine (Ovide, Stace).

La quatrième partie s'ouvre sur une réflexion critique d'Arnaud Zucker (*Familiarité intellectuelle et familiarité environnementale. Réflexions sur la mesure de la familiarité et de l'assimilation des animaux non indigènes en Grèce ancienne*) sur les problèmes d'évaluation du degré de « familiarité des animaux non indigènes » en Grèce ancienne dus au nombre limité et à la dispersion des sources archéozoologiques, textuelles, iconographiques, et des informations écologiques, dont dispose l'historien du monde antique. Plusieurs types de familiarité avec les animaux non indigènes sont dégagés à partir des observations et des classifications grecques.

Six études sont ensuite présentées. Les deux premières, Christian Mazet (*La chèvre sauvage de la Grèce à l'Étrurie orientalisante. L'intégration culturelle d'un animal inconnu*) et Sabine Fourrier (*Le bestiaire exotique de Chypre à l'âge du Fer*), portent sur plusieurs formes d'emprunts à des répertoires iconographiques étrangers. Dans le premier cas, l'adoption du motif de la chèvre sauvage sur la céramique produite localement est interprétée par la mobilité d'artisans ioniens installés en Étrurie, dans le second, la représentation d'animaux exotiques repose sur l'intégration de plusieurs motifs provenant de réseaux de circulation différents (Grèce de l'Est, Égypte).

Le troisième article, Philippe Monbrun (*No trespassing ? Le bestiaire crétois à l'épreuve des circulations animales*) revient sur les spécificités des milieux insulaires à partir des représentations mythiques que leur isolement suscite. Les discours des auteurs antiques sur la Crète soulignent ainsi deux traits identitaires de l'île : la présence de quelques espèces locales (chèvres, abeilles, chiens de chasse et chevaux) et l'absence de tout nuisible dans un lieu qui a vu naître Zeus. Quelques exceptions sont néanmoins relevées par l'auteur (araignées et scorpions notamment).

Les trois derniers articles sont dédiés aux représentations romaines et au lexique latin.

Maud Pfaff-Reydellet (*Intégrer au bestiaire romain les animaux des confins. Construire une zoogéographie du monde conquis par Rome*) analyse les formes d'intégration d'un bestiaire exotique chez trois poètes latins de la fin de la République et du début de l'Empire (Lucrèce, Virgile et Ovide) et la constitution d'une zoogéographie fondée sur le contraste entre Rome et ses confins, emblématique de la maîtrise qu'elle assure désormais sur l'oikoumène.

Grâce à l'étude croisée des sources littéraires et iconographiques, Stéphanie Wyler (*Montures félines dans l'iconographie dionysiaque. Variations hellénistiques et romaines*) montre le rôle fondamental des animaux exotiques, notamment des grands félins, dans les cortèges dionysiaques mis en scène par les souverains hellénistiques, qui sont autant de *Neoi Dionysioi*, sur le modèle d'Alexandre à son retour de l'Inde, et analyse leur réception à Rome à l'occasion des triomphes du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C., de Pompée à César et Auguste. Grâce aux décors domestiques de Pella, Délos et Pompéi, elle suit en détail le cheminement des images félines du monde hellénistique vers l'Italie et l'intégration dans la culture visuelle romaine d'un imaginaire qui s'affirme parallèlement dans la littérature (M. Pfaff-Reydellet) jusqu'à l'époque impériale (P. Schneider).

L'étude du lexique plinien des animaux par Pedro Duarte, (*Transmission, création et motivation des zoonymes. Le témoignage de Pline l'Ancien pour les animaux observables dans le pourtour méditerranéen au début du I<sup>er</sup> millénaire apr. J.-C.*) fait écho à plusieurs observations des études précédentes en soulignant l'importance du milieu naturel et de l'origine géographique dans la formation des zoonymes. Les emprunts au grec pour la formation des noms sont très nombreux, mais on relève des cas de dénominations propres au latin pour des animaux relevant d'un environnement spécifique et proche des Romains.

Pour conclure, on ne peut que saluer cet ouvrage admirable par sa richesse et son originalité, fruit d'une vaste enquête, qui intègre les résultats acquis en moins d'un demi-siècle par l'archéozoologie dans une enquête pluridisciplinaire de longue portée sur le monde animal et son environnement naturel et culturel.

La perspective de longue durée suivie dans cette étude excède en réalité les limites chronologiques fixées par le programme, puisque les premières domestications animales prises en considération englobent des périodes beaucoup plus anciennes que le premier millénaire av. J.-C. et le premier siècle de l'Empire. La « dynamique animalière », pour reprendre les termes de M. Gras, après la « déferlante orientalisante », connaît d'autres phases majeures d'accélération au cours du premier millénaire, dans les royaumes hellénistiques, issus des conquêtes d'Alexandre, et à la suite des conquêtes romaines qui consacrent la domination de l'*Vrbs* sur l'oikoumène. Après plus d'un demi-siècle de recherches sur les mobilités humaines, les circulations animales en déplaçant notre angle d'approche des réseaux de connectivité et des phénomènes de transferts et de réappropriation culturels qu'ils induisent transforment de façon décisive notre façon de construire leur histoire. »